

David Le Breton

## L'interactionnisme symbolique



QUADRIGE / PUF



L'homme marginal devient le prototype de l'homme moderne « l'individu à l'horizon le plus large, à la plus fine intelligence, le plus détaché et le plus rationnel. Il est toujours relativement plus civilisé que les autres », écrit Park (1950, 376).

### George Herbert Mead (1863-1931)

G. H. Mead est né en 1863 à South Hadley, dans le Massachusetts. Fils de pasteur, il est étudiant à Harvard sous l'égide de Royce et de James. Il voyage en Europe et suit notamment des cours dans les universités allemandes. Il enseigne quatre ans à l'université du Michigan avant d'être recruté en 1893 dans une chaire de philosophie à l'université de Chicago, alors naissante. Il y reste jusqu'à sa mort en 1931. Il est le collègue et l'ami de J. Dewey. Son enseignement et sa réflexion en psychologie sociale demeurent en marge du département de sociologie. Mead publie surtout des articles dans des revues. Ses ouvrages sont posthumes, rédigés à partir des notes prises lors de ses conférences ou ses cours. Il est ainsi l'auteur de *The philosophy of the present* (1932), *Mind, self and society* (1934), traduit en français, aux PUF, sous l'égide de Georges Gurwitsch, sous le titre *L'esprit, le soi et la société* (1963), *The philosophy of the act* (1938). Dans la mouvance de W. James, et avec C. H. Cooley ou J. Dewey, mais avec une force décisive, Mead introduit la notion d'interaction pour penser la relation de l'homme au monde en termes de symboles, c'est-à-dire de sens.

La première tâche de G. H. Mead est de s'extraire de la pensée dominante de son temps en matière de psychologie : le behaviorisme. La définition de l'homme inhérente à ce courant est celle d'une machine sans conscience de soi, tout entière régie de l'extérieur par une somme de réflexes. L'homme y apparaît comme un mécanisme passif répondant sans distance à une série de stimulations. L'ensemble de ses faits et gestes se décline en une succession infinie de réponses induites par conditionnement. L'apprentissage ancre le réflexe, le stimulus déclenche la réponse. Watson, le fondateur du behaviorisme, n'établit aucune rupture dans l'analyse du comportement des animaux ou de l'homme. La psychologie animale suffit à rendre compte de la condition humaine. La tâche est de décrire les comportements tels qu'ils

apparaissent aux yeux des observateurs dans le refus de toute référence à la conscience et au raisonnement, Watson ne traite que des organismes. Le langage est, sur le même mode vu comme un réflexe conditionné associant un mot à une chose sans comprendre qu'il participe à part entière à la relation de l'homme à son environnement, il n'accompagne pas un processus social il le construit simultanément. Pour Watson le raisonnement est un préjugé. L'observateur ne le voyant pas, n'a nulle nécessité de recourir à une hypothèse lui faisant perdre toute rigueur. Même si, dans la vie courante, il est difficile de nier que ce raisonnement existe, celui-ci est inaccessible à la démarche scientifique, il est abandonné au profit d'une visée pure d'objectivité. Mais en le liquidant, Watson perd la spécificité de la condition humaine<sup>1</sup>.

L'effort théorique de Mead est d'autant plus aigu qu'il doit s'extirper d'une approche profondément positiviste. S'il persiste cependant à parler d'un « behaviorisme social », il en modifie radicalement les prémisses. Mead construit une théorie du sujet faisant de lui l'un des pionniers de la psychologie sociale et l'un des inspirateurs de l'interactionnisme. Les textes de *L'esprit, le soi et la société* demeurent essentiels à ce propos. « Il existe, à l'intérieur de l'acte, un domaine qui n'est pas observable de l'extérieur, mais qui appartient cependant à l'acte ; et il y a des caractéristiques de cette conduite organique intérieure qui doivent se révéler dans nos propres attitudes, plus particulièrement celles qui touchent au langage (...). La signification apparaît à l'intérieur de ce processus. Notre behaviorisme est un behaviorisme social » (1963, 5-6). La signification n'est pas une nature inhérente aux choses, elle traduit l'interprétation de l'individu et engage son comportement. Le monde n'est pas une réalité en soi, il est le produit de la permanente activité de pensée des individus, il devient un univers de sens. Et de cette mise en signification du monde ou des comportements le langage est l'instrument essentiel. Il permet la communication, la confrontation

1. Avec humour, Mead dénonce les *a priori* qui rendent inconsistante la méthode behavioriste : « Mais alors où se trouve le processus de pensée ? (...) Je demande seulement où se déroule ce processus par lequel tous nos réflexes sont, d'après Watson, conditionnés. Ce processus se passe dans la conduite, et ne peut-être expliqué par les réflexes conditionnés qu'il produit. Vous pouvez expliquer la peur d'un enfant pour une souris blanche par le conditionnement de ses réflexes, mais vous ne pouvez pas expliquer la conduite de Watson qui conditionne ce réflexe au moyen d'un ensemble de réflexes conditionnés, à moins que vous n'inventiez un "Super-Watson" qui devrait conditionner les réflexes du premier » (Mead, 1963, 90).

des points de vue dans la constitution de la réalité, mais il autorise aussi l'individu, à se penser lui-même dans son rapport au monde, à comprendre les situations où il est engagé. En réintroduisant le sens, Mead fait la part du raisonnement de l'acteur susceptible d'évaluer sa conduite pour agir en conséquence.

Mead introduit la réciprocité entre les individus en décrivant l'interaction en termes de communication, c'est-à-dire d'échange de significations sur la base d'une possibilité d'identification à l'autre. L'action est une élaboration symbolique, non une mécanique nerveuse. L'individu meadien est un homme ou une femme immergé dans une trame sociale et capable de comprendre ceux qui l'entourent comme les autres sont capables de le comprendre.

La conscience de l'individu ne préexiste pas à son entrée dans le tissu social, ce n'est plus un pur esprit. Mead s'écarte ainsi des travaux de Tarde qui supposent d'emblée des compétences à l'individu sans expliquer leur enracinement social et leur acquisition. La genèse de soi relève de l'éducation, de l'imprégnation par la société. Mead prend l'exemple du jeu organisé chez les enfants où l'habileté consiste à pouvoir en permanence adopter le point de vue des autres pour s'en sortir. L'enfant se plaît à imiter son père, sa mère, ses proches, multipliant les rôles et intériorisant une série de comportements susceptibles d'orienter ses rapports avec les autres. Mais cette faculté déborde la sphère du jeu, elle se retrouve dans d'autres circonstances. L'entrée graduelle de l'enfant dans les usages du monde (marcher, courir, nager, etc.) se redouble de sa compétence grandissante à devenir le partenaire de l'échange à l'intérieur de la trame de sens qui caractérise sa famille, son voisinage, etc. Il assimile les codes sociaux et les formes d'intelligence qui les accompagnent, il intériorise peu à peu l'« autrui généralisé » qui lui permet de se mouvoir en toute cohérence au sein du lien social. La relation de l'individu au monde réside dans la faculté de se mettre à la place de l'autre ou de se substituer à ceux qui sont engagés dans des situations données. Les autres sont des versions possibles de soi et non des altérités indéchiffrables. « L'individu s'éprouve lui-même comme tel, non pas directement, mais seulement indirectement en se plaçant aux divers points de vue des autres membres du même groupe, ou au point de vue généralisé de tout le groupe auquel il appartient » (Mead, 1963, 118). Sans une réflexivité constante l'individu est impuissant à agir ou à comprendre le tissu relationnel où il se meut. Sous la forme d'un autrui généralisé, l'expérience sociale imprègne l'individu et oriente ses conduites.

Le soi introduit la réciprocité des perspectives, le décentrement en relativisant les attitudes. Il est le lieu où s'effectue la délibération intime de l'individu engagé dans les innombrables situations de son existence. Simultanément, il immerge dans la trame de sens d'une communauté sans laquelle l'individu serait sans épaisseur. Le soi n'est pas une substance<sup>1</sup>, il n'existe pas à la naissance en terme héréditaire ou comme un déjà-là impossible à questionner, il s'élabore au fil de l'éducation et de l'expérience. Il est de nature cognitive.

D'un épisode à l'autre de la vie quotidienne l'individu endosse des rôles successifs pour croiser des partenaires différents. Le soi se décline en termes de relation, il cristallise une virtualité d'attitudes nouées par l'histoire personnelle et des circonstances toujours précises. Une multitude de soi est susceptible de s'actualiser selon les moments. Chacun des soi effeuillés au fil des interactions mobilise des rôles, des attitudes spécifiques. L'autrui généralisé n'est pas le même pour l'individu dans sa famille, sur les gradins d'un stade avec les autres supporters, ou dans la salle de classe devant ses élèves ou dans les vestiaires après une activité sportive. La communauté d'appartenance décline ainsi les personnalités appropriées capables d'endosser les rôles requis par la vie sociale. « Ce qui constitue le soi complet, dit Mead, c'est l'organisation des attitudes propres au groupe » (Mead, 1963, 138). L'intériorisation d'une trame commune de raisonnements et de comportements n'est nullement un obstacle à la différenciation des individus qui brodent chacun leur motif singulier sur la toile. Le fait d'être socialisé dans différents groupes favorise la marge de manœuvre intellectuelle et pratique de l'individu ; à l'inverse de celui qui ne possède que l'expérience d'une seule communauté et dont la perspective est en principe plus limitée. La pluralité des expériences sociales favorise le sentiment de la relativité des points de vue et donne une base élargie à la créativité personnelle.

Mead distingue au sein du soi le jeu d'une dialectique entre un moi et un je, une conversation permanente entre l'autrui généralisé et l'attitude de l'individu à son égard. Le terme de conversation n'est

1. « En défendant une théorie sociologique de l'esprit, nous envisageons celui-ci d'un point de vue fonctionnel, au lieu de le considérer comme substance ou entité. En particulier nous sommes opposés à toutes les interprétations qui le situent dans le cerveau ou dans le corps ; car notre théorie sociologique a pour conséquence que le champ de l'esprit doit être aussi étendu que celui du processus social de l'expérience et du comportement, et doit inclure toutes ses composantes. Il doit donc comprendre la matrice des relations et interactions sociales des individus, matrice qu'il présuppose et à partir de laquelle il émerge » (Mead, 1963, 189).

pas ici à entendre au sens littéral, il ne renvoie pas à une discussion entre le sujet et lui-même, c'est un processus plus subtil. Le moi est l'ensemble des rôles intériorisés, des attitudes organisées, il incarne par excellence cet autrui généralisé qui est la condition du lien social, le monde des conventions. Le moi analyse chaque situation et définit une ligne de conduite appropriée. Mead le compare au sur-moi de Freud, il en fait un « censeur », le rappel de l'individu au respect des valeurs du groupe et à ses devoirs envers les autres.

(Le je incarne la singularité de l'individu, sa part personnelle lors de l'interaction. Il traduit la manière concrète d'agir, l'issue du raisonnement de l'individu, le moi demeurant dans la délibération intime. Si le moi est la condition d'apparition du je, seul le je s'actualise en comportement. Cependant les valeurs relatives du je et du moi ne sont jamais figées, elles ne cessent de se remodeler. Selon les interactions, l'engagement du je l'emporte ou non sur les objections du moi. L'individu plus « conformiste » laisse l'autrui généralisé lui dicter ses conduites. Plus « créatif », il se libère de sa tutelle pour imprimer sa marque sur la relation. Un autre cas de figure est celui où l'individu entend se réaliser lui-même dans autrui. Ainsi de l'« activité spirituelle » où il accepte de se perdre en une forme extérieure à lui-même dont il fait sa propre substance. Entre conduite stéréotypée et dissidence, les comportements de l'individu oscillent selon les modalités de l'autrui généralisé.

Soi est un terme réflexif, il souligne le va-et-vient entre soi en l'autre et l'autre en soi, et donc la faculté de se prendre soi-même comme un objet d'analyse. Tout acteur social est susceptible d'adopter à son propre égard une attitude d'extériorité pour mieux se comprendre et se définir. « Il entre dans sa propre expérience comme un soi ou comme un individu, non directement ou immédiatement, non en devenant sujet pour lui-même, mais seulement dans la mesure où il devient d'abord un objet pour lui, de la même manière que les autres individus sont des objets pour lui. Il ne devient un tel objet qu'en prenant les attitudes d'autrui envers lui à l'intérieur du milieu social, ou contexte d'expérience et de comportement, où il est engagé avec eux » (Mead, 1963, 118). Mead ne parle pas de face mais déjà il observe le souci de ne pas déchoir dans l'estime des autres et la sienne propre qui culmine dans la sociologie de Goffman. L'autrui généralisé rappelle à l'individu qu'il se meut sous le regard exigeant des autres.

Mead confère aux attitudes corporelles une signification précise, il est sans doute le premier à envisager une symbolique corporelle

(Le Breton, 1998). Certes, là aussi il doit se dégager d'un lourd héritage. Lorsqu'il réfléchit sur les gestes, il croise notamment Darwin et Wundt. Si pour Darwin les gestes « expriment » biologiquement des émotions pensées comme universelles, pour Wundt ils « reflètent » un état psychique. Wundt demeure dans les prémisses de l'élaboration du sens inhérent aux signes corporels. Il pré suppose chez l'individu une conscience antérieure au social, il reste enraciné dans une pensée biologique et une vision dualiste de l'homme qui distingue le geste et l'idée, le corps et l'esprit. Il doit dès lors recourir à un parallélisme abstrait entre l'un et l'autre. Wundt reste dans une filiation cartésienne. Il ne voit pas que la condition humaine est une condition corporelle. Et contrairement à Mead il ne perçoit pas le corps comme une forme du langage.

Pour Mead les gestes, les paroles, les attitudes, d'un individu sont perçus par les autres comme des symboles, c'est-à-dire comme porteurs de significations auxquelles ils s'ajustent dans leur réponse. Leur efficacité sociale tient à l'accord des membres d'une communauté sur leur contenu. Le geste est porteur de sens quand il éveille chez l'individu et ceux à qui ils s'adressent la même réponse. Il provoque une réaction d'autrui qui en comprend le sens et réagit selon son interprétation, renvoyant son interlocuteur à d'autres significations auxquelles ce dernier réagit à son tour. Mead parle ainsi de conversation par geste, manière de dire que la conversation orale s'enchèvre en permanence à une conversation par corps non moins significative pour le déroulement de l'échange.

Watson voyait l'individu englué dans une série de conditionnements provoquant des réponses conditionnées. Dans le sillage du travail critique de Dewey, Mead réintroduit l'épaisseur du sujet et du sens. Loin d'être un objet passif ballotté par les circonstances, non seulement l'individu met toujours en avant son équation personnelle, il a aussi les moyens de changer les choses. Le sujet meadien est acteur de son histoire et de son environnement social, il n'est jamais passif devant les circonstances. Ce n'est pas une monade, mais un individu immergé dans le lien social, imprégné de culture. Le behaviorisme était incapable de penser le changement puisque le conditionnement est enfermement dans le cycle du même. Mead, en mettant en valeur la réflexivité de l'individu, rappelle que les sociétés changent en permanence du fait des interactions. « Nous sommes engagés dans une conversation où tout ce que nous disons est écouté par la communauté, et sa réaction affectée par ce que nous avons à dire (...) ». Dans le processus de conversation, l'individu a non seule-

ment le droit, mais aussi le devoir de parler à la communauté dont il fait partie, de provoquer ces changements qui se produisent grâce à l'interaction des individus. C'est de cette manière que la société se perfectionne, précisément par des interactions semblables où un homme réfléchit par lui-même. Nous changeons toujours à quelque égard notre système social, et nous sommes capables de le faire intelligemment parce que nous pouvons penser » (Mead, 1963, 143). L'individu est le bâtisseur de son monde, il n'est pas contraint par des forces sociales qui le dépassent, même s'il n'échappe pas à leur influence. Ouvert sur l'événement qui vient, ni solipsiste ni le produit de déterminismes sociaux rigides, il est marqué selon son histoire personnelle par les processus sociaux. Mead considère cependant que le champ de la psychologie sociale ne peut pénétrer la subjectivité.

Cooley et Mead recentrent la sociologie sur les relations sociales élémentaires, les rencontres réelles entre les individus à travers l'échange de sens qui en résulte. La confrontation au réel n'est pas relation à un monde de choses, mais à un monde de sens, elle s'effectue toujours dans un contexte social. Mead parle d'ailleurs plutôt de psychologie sociale, témoignant d'un changement de paradigme dans l'abord du social : non plus appréhender l'individu d'en haut à travers des cristallisations globales (classes, castes, etc.), mais à hauteur d'homme à travers les événements de la vie courante. Sa sociologie est centrée sur l'interaction et non sur la globalité de la société. L'individu possède à nouveau une conscience et un visage. Mead s'intéresse à lui en tant qu'il réagit comme le membre d'un groupe. Il délaisse les aspects subjectifs du comportement, même s'il en reconnaît l'intérêt. Il avance dans les parages de Weber par l'insistance sur le sens, ou de Simmel par le recours à la sociabilité, la saisie des mouvements du social en termes microsociologiques. H. Joas (1985) pose l'idée d'une « intersubjectivité pratique » comme une notion clé pour la compréhension de Mead.

Le texte de Mead est souvent répétitif, déclinant un mouvement de spirale, il demeure enraciné au sein de références biologiques. Mead reste à certains égards prisonnier de son temps, il avance à pas de loup dans une démonstration méticuleuse pour poser une conception nouvelle de l'acteur dont la réception américaine était loin d'être acquise. Il se bat à longueur de pages contre des auteurs à l'opposé de son approche sensible du monde comme Watson ou Wundt. Mead est un défricheur, il chemine en terrain difficile en prenant maintes précautions pour jalonner sa progression. On

trouve déjà chez lui les conditions de possibilité de l'interactionnisme. Son élève, H. Blumer écrit à ce propos « qu'il a mis à nu les prémisses fondamentales de cette approche, bien qu'il fit peu pour développer ses implications méthodologiques pour l'étude sociologique (...) ». À mon sens, seul G. H. Mead a cherché à étudier en détail ce que l'acte d'interprétation implique pour une compréhension de l'être humain, de l'action humaine, et de l'association humaine » (1999, 95-96). L'œuvre de Mead est une matrice conceptuelle de l'interactionnisme, elle est revendiquée à cette place par H. Blumer (1969) ou Joas (1985). A. Schütz, même si son approche diffère de la sienne, en fait un pilier de la sociologie phénoménologique qu'il met en œuvre. M. Natanson (1956) l'inscrit également à la première place de ce courant. La référence est maintenue par P. Berger et T. Luckmann (1986). Ou encore par E. Goffman (1973 b, 263).

### Herbert Blumer (1900-1987)

H. Blumer est profondément marqué par l'œuvre de Mead dont il suit les cours à Chicago et préside à la publication de plusieurs des œuvres posthumes. Il naît en 1900 à Saint-Louis (Missouri). Il soutient en 1928 une thèse de doctorat intitulée *Method in social psychology* sous la direction de E. Faris, alors directeur du département de sociologie de l'université de Chicago et ancien élève de Mead. Quand ce dernier tombe malade en 1931, il demande à Blumer de terminer son cours trimestriel. Après la retraite de Faris, en 1939, Blumer prend la responsabilité de l'enseignement de la psychologie sociale. Il reste à Chicago jusqu'en 1952. En 1937, dans un article intitulé « Social disorganization and personal disorganization » (1937), il emploie pour la première fois le terme de *symbolic interactionism*. Il a comme étudiants H. Becker, B. M. Melzer, T. Shibutani, G. E. Swanson, R. H. Turner, etc. En 1953, il enseigne à l'université de Berkeley en Californie. À l'époque, la sociologie américaine est dominée par le fonctionnalisme de Parsons, il est l'un des rares sociologues, avec ses collègues de Chicago, jusque dans les années 1960 à affirmer la légitimité des approches centrées sur la compétence de l'acteur. Immergé dans la tradition sociologique de Chicago de l'empirisme, du terrain, de méthodologies qualitatives,